Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 11 (1981)

Heft: 9

Rubrik: Musiciens sur la sellette : Monteverdi et l'opéra

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

Monteverdi et l'opéra

Il y a plus de quatre cents ans qu'est né l'opéra, pour le plaisir et le tourment des compositeurs. Plus de quatre cents ans qu'il s'est détaché doucement des vastes fresques de Mantegna, à Mantoue. Le décor y était figuré: rideaux alourdis d'ombres violettes, escaliers et colonnes de marbre. Quant aux personnages, rengorgés dans leurs vêtements de velours, brillants et fragiles dans leurs soieries, éclatants par leurs bijoux, leurs regards, leurs visages, ils avaient été croqués sur le vif. Et cette première troupe chantait sans un son, bouche ouverte, dès avant la naissance de Monteverdi.

Claudio Monteverdi, vêtu comme eux, vivant comme eux, donne un coup de baguette magique et crée *Orphée, le Combat de Tancrède, le Retour d'Ulysse.* Il est le premier à articuler la trame d'une histoire belle et grave, au lieu que ses prédécesseurs donnaient des suites d'airs. Il étudie quarante ans la prolifération de théories et d'idées musicales de son temps, il écrit ses cinq premiers livres de madrigaux, il attend d'être en pleine possession de son génie. Alors il jette les fondements de l'opéra.

La cour du duc Vincent Ier de Gonzague est enviée. On voudrait lui ravir ce Monteverdi, ce génial serviteur. Puis meurt le duc. Son successeur troque la musique contre d'autres régals, d'autres orgueils plus immédiats: il renvoie son maître de chapelle.

La place de Monteverdi est dès lors à Saint-Marc, dans cette Venise bleu et or que la munificence de ses marchands et les bronzes de sa mer frappée de soleil soulevèrent quelques siècles au-dessus de toute cité terrestre. Il connaît alors une gloire incontestable.

Et puis il meurt. C'est alors qu'il lui arrive quelque chose de surprenant: on l'oublie! L'opéra auquel il a insufflé la vie grandit sans lui. Lully lui apporte la précision de la prosodie, Mozart assouplit le passage du texte à la musique, du rire aux larmes, Wagner le plonge dans des gouffres abyssaux dont Debussy le sort d'un coup de gouvernail lumineux. Et puis il y a les compositeurs qui tournent désespérément autour de cette forme musicale sans pouvoir entrer. Pendant ce temps, Monteverdi dort dans les bibliothèques.

Il va falloir attendre la fin du XIXe siècle pour voir révélé un Monteverdi mal réveillé, mal interprété, mal compris. Enfin, des chercheurs passionnés, comme Malipiero, Nadia Boulanger, nous le restitueront. A présent, on va à Monteverdi le nez plongé dans des papiers jaunis, à la recherche d'une sacro-sainte authenticité: on va jusqu'à reproduire des «instruments d'époque»... Il y a là de quoi tuer une nouvelle fois notre compositeur. Mais il franchit ce dernier obstacle et nous touche.

Avant Monteverdi, la musique était la recherche d'un ordre quasi mathématique, un art hiératique. Après lui elle va devenir exposition de sentiments. Pour construire cet «art nouveau», Monteverdi aura pensé avec passion et tendresse les lois tonales que, quatre siècles plus tard Berg et Schönberg mettront autant d'honnêteté à vouloir écarter au profit de la série. Avec la même audace que les maîtres d'aujourd'hui, il aura poussé du coude les timorés qui tentaient de l'empêcher d'être Monteverdi.

P.-Ph. C.

Fresques de Mantegna à Mantoue

Echos des montagnes

Louis-Vincent Defferrard

Un armailli d'autrefois

Un chemin caillouteux a remplacé la route goudronnée. Quelques kilomètres encore et il ne sera plus qu'un étroit sentier s'en allant vers les alpages.

Le chalet de Dzozon, but de cette longue promenade, semble s'être tassé encore plus sous un large toit de bardeaux. Quelques lapins qui avaient lié amitié avec un gros chat gris s'enfuient à mon approche.

Je frappe, j'insiste, personne ne répond. Je pousse la porte basse faite de deux parties, entre en me courbant un peu et découvre Dzozon assis près du fourneau à bois. Il ne m'a pas entendu entrer, perdu dans la rêverie ou la somnolence. Catherine, l'épicière du village, m'avait averti: «Il faudra parler très fort, peut-être crier. Je ne crois pas qu'il vous reconnaisse... enfin, cela dépend des jours.» L'armailli et les quelques meubles du chalet semblent avoir vieilli ensemble, lentement, inexorablement. Dans un coin de l'unique pièce, le lit n'a pas été refait depuis des semaines. A quoi bon?

Je lui répète mon nom, plusieurs fois. Un sourire vient éclairer son pauvre visage qui n'est plus que rides, plis profonds, larges taches brunes. Les yeux délavés, d'un bleu d'eau de savon, semblent s'allumer: il m'a reconnu.

— C'est bien que tu sois monté jusqu'ici pour dire bonjour à l'ami de ton grand-père. Tu vois, je suis seul avec mes lapins et mon chat. Personne ne vient plus. Si, pourtant, Catherine s'arrête, quand elle peut.

— *Et les neveux ?*

— Eux? Ils attendent ma mort et trouvent que je tarde beaucoup.

Nous bavardons, assis sur des tabourets à trois pieds. Plus exactement, je l'écoute, me contentant de relancer la conversation.